

Brèves littéraires

Brèves

L'effeuilleur

Patrick Coppens

Volume 10, numéro 1-2, printemps-été 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5979ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Coppens, P. (1995). Compte rendu de [L'effeuilleur]. *Brèves littéraires*, 10(1-2), 86–88.

L'EFFEUILLEUR

par Patrick Coppens

Lise BISSONNETTE, *Choses crues*, Montréal, Boréal, 1995, 137 p., 22 cm.

Avant de mourir du sida, le héros bisexuel, critique et historien d'art, «grand interprète de l'art contemporain», rédige une lettre pour la femme aimée, Marie. Dans cette lettre récapitulative, à la fois confession et testament, le héros explore sa vérité intime. Considérée comme roman, l'œuvre peut décevoir, certains épisodes — le détournement de la lettre par la mère du héros, et même l'histoire d'amour sur fond de parc d'attractions pour enfants — sont peu convaincants. Mais elle constitue un très bon tableau de mœurs, une analyse fine et incisive d'un certain milieu artistique (la critique et les arts visuels) et intellectuel québécois. Elle est assez riche en réflexions et en formules qu'on aimerait citer sur les diverses angoisses, impasses et impostures d'une avant-garde étroite (et à l'étroit) qui nie «l'inspiration comme genèse de l'œuvre d'art» (p. 65). Selon l'auteure, on aurait tort de considérer l'œuvre comme un «roman sur le sida» puisqu'il s'agit d'une «histoire d'amour avant tout». Elle souligne le retour de la Marie (cf. *Marie suivait l'été*), cette fois dans un rôle secondaire.

*

André BROCHU, *Tableau du poème*, Montréal, XYZ, 1994, 238 p., 23 cm.

L'ouvrage rassemble environ 130 chroniques, des «notes critiques» parues entre 1981 et 1989 dans la revue *Voix et images*, consacrées à la poésie québécoise (quelques rééditions et nouvelles parutions). Sans constituer un panorama très sûr, ni surtout exhaustif (sélectivité oblige), cet ensemble d'impressions est accessible, stimulant et signale un esprit curieux, persévérant. Plutôt que de reprocher à

l'auteur son «incapacité» à parler des poètes au féminin (selon D. Brassard), on pourra noter qu'il passe royalement à côté de quelques œuvres pour qui «l'absence de signification est le principe initial» (P. Auster). Sa formation et ses goûts sont sans doute à l'origine de cette petite tache aveugle. Brochu, volontiers serviable, et même ronronneur, a parfois la patte griffue. Il sait aussi rapetisser ou escamoter certains auteurs qui le «dérangent». Les «amis» qui l'ont «accusé d'indulgence» (p. 17) n'ont pas entièrement raison.

*

Réjean DUCHARME, *Va savoir*, Paris, Gallimard, 1994, 266 p., 21 cm.

Rémi, le héros, cherche à transformer une ruine dans les Cantons de l'Est en maison habitable, en «petit nid des amours impossibles» (R. Martel). Sa femme l'a quitté, à la suite d'un avortement spontané, pour parcourir le monde. Elle espère semer en chemin son mal d'être, retrouver la santé du corps et la force d'aimer. Quant à Rémi, pour tromper une attente qu'il sait sans doute sans espoir, il «fraternise» avec deux voisines et la fille de cinq ans de l'une d'elles. On peut, comme P. Monette, souligner que rarement un roman de Ducharme aura «été autant imprégné de sexualité» (sentimentale et génitale). Mais l'essentiel n'est pas là : il est dans le regard et l'écriture, le mélange de tendresse désespérée et de dérision, dans l'invention verbale. Recommandé.

*

Claude HAMELIN, *Néant bleu : poèmes*, Montréal, Teichtner, 1994, 170 p., 20 cm.
(Texte en français, en anglais et en espagnol).

On rangera sans hésiter Claude Hamelin dans le camp des poètes néo-lyriques, plutôt que dans celui des traditionalistes de la modernité, rescapés du formalisme. Mais l'auteur n'est pas seulement un chantre du sentimentalisme subjectif et de l'effusion intime, des «matins du cœur / plus grands que raison» (p. 87), il est de la race hardie des poètes simples

et directs qui réconcilient le grand public avec la poésie. Il sait que chanter «dans les ténèbres du mal» n'autorise aucune autre obscurité, et «qu'il ne faut jamais trahir» «la soif de bonheur» : voilà deux articles importants de son credo d'artiste et d'humaniste tendre.

*

Pierre OUELLET, *Vita chiara, villa oscura*, Montréal, Éditions du Noroît, 1994, 122 p., 21 cm.
(Avec des dessins de Robert Wolfe).

Une œuvre poétique exigeante, concentrée, dans laquelle se poursuit la réconciliation classique mais attendue de la sensibilité avec l'intelligence. Pierre Ouellet, poète et théoricien (cf. «apprêts», p. 7-12), propose ici une poésie majestueusement laconique, nourrie d'instinct et de culture philosophiques, arrêtée à temps sur la pente de l'aphorisme pour ne pas faire fuir le chant, celui qui «se prête / au vide entre les mots» (p. 110).

*

François TÉTREAU, *Chambre de lecture*, Montréal, Éditions du Noroît / Pantin, Le Castor astral, 1994, 51 p., 18 cm.

Dans une langue soutenue, précise, très littéraire, parfois allégorique, érudite (mots rares, traces médiévales), précieuse ou hermétiquement lyrique, avec des touches crues, l'auteur propose une poésie érotique de haut vol. Il s'attache en particulier à décrire l'émoi attentif devant la femme, la fille plus nue que d'autres (cf. p. 35), celle «qui sait la nature sans pudeur / et l'homme candide malgré ses fièvres». On soulignera la variété des tons (d'allusif à fougueux, en passant par enjoué et sarcastique) et des itinéraires pour atteindre les ravissements de l'impudeur.

*